

les dents et les griffes s'entrechoquent, le poil vole en flocons, le sang coule abondamment des plus faibles qu'on laisse étendus sur place à demi écorchés, jusqu'à ce qu'enfin un parti prenant le dessus sur l'autre, s'empare de la proie et se retire en l'emportant en triomphe, pour se la partager dans leur propre quartier - car chaque bande a ses quartiers de retraite qui lui sont propres - tandis que les vaincus, serrant la queue et portant bas l'oreille, s'en retournent piteusement vers leur refuge se lécher les plaies et épier le moment de reprendre une revanche.

Mais il n'y a pas que les chiens, pensons-nous, qui habitent la rue sans reconnaître ni parents ni maîtres. De nombreux petits de l'espèce humaine sont aussi dans le même cas. Ce sont, pour la plupart, des fruits du libertinage ou de la polygamie qui ne vaut guère mieux, qui, sans asile et sans ressources, cherchent ainsi sur le pavé de la rue à accaparer quelques restes ou à soutirer quelque paras des étrangers, en échange de légers services, pour se conserver l'existence. Nous en voyons sur toutes les places en groupes plus ou moins nombreux, qui nous poursuivent partout en tendant la main et en répétant sans cesse : *bacchish, bacchish*. Bacchish est, pensons-nous, le premier mot que l'enfant apprend ici à articuler. Le costume de ces petits malheureux, garçons et filles, est invariablement une longue chemise en coton ou toile bleue plus ou moins sale, ouverte jusqu'à la ceinture que remplace une corde quelconque, avec un nippon sur la tête en guise de turban, de sorte que la figure et la poitrine sont constamment exposées aux rayons du soleil brûlant de ces contrées. Aussi les ophthalmies et même la cécité sont-elles fort communes chez ces peuples. Cette habitude d'aller ainsi visage et poitrine nus en plein soleil, nous a fort intrigué et bien des fois, nous nous sommes demandé pourquoi l'on ne se couvrirait pas plus pour se protéger contre le soleil ? pourquoi, par exemple, n'avoir pas une coiffure à rebord pour projeter au moins quelque ombre sur la figure ?... Mais on ne raisonne pas jusque là, ici ; hommes, femmes, ont été dès l'enfance habitués à se faire rôtir la face et la poitrine, et l'on continue comme si on ne s'en